

TÉMOIGNAGES INÉDITS SUR KORCZAK
**« Notre Maison 1919-1989 – Chronique, lettres,
témoignages, photographies »**
Extrait traduit par Lydia Waleryszak

Informations sur le document

Titre : Notre Maison 1919-1989 – Chronique, lettres, témoignages, photographies

Publication : Varsovie, 1989, pp 41-43.

Traduction : Lydia Waleryszak

Contexte : « Notre Maison » (« Nasz Dom ») fut l'un des deux foyers pour orphelins ou enfants en difficultés sociales que dirigea Janusz Korczak à Varsovie au début du 20^e siècle. Codirigée par Maryna Falska, « Notre Maison » était réservée aux enfants catholiques, tandis que le second foyer, « Dom Sierot » (« La Maison des Orphelins »), codirigé par Stefania Wilczyńska, était un établissement pour enfants juifs.

Contact : Association suisse des Amis du Dr Janusz Korczak / www.korczak.ch

Notre Maison 1919-1989

Chronique, lettres, témoignages, photographies

Maria Pliszczyńska-Taboryska **Pupille à Notre Maison de 1924 à 1930**

J'ai connu Janusz Korczak personnellement, puisqu'il fut mon éducateur durant cinq ans. J'avais une dizaine d'années, quand je le rencontrai pour la première fois. C'est lui qui m'ausculta à mon arrivée à Notre Maison, à Pruszków. Ce fut bien plus qu'un examen médical ordinaire : le docteur Korczak plaisanta, me posa des questions insolites et m'enhardit tant que je répondis à chacune d'elles avec zèle. Plus encore, je me mis à raconter ma vie, sans attendre qu'on m'y invite. Ce faisant, j'amusais toutes les personnes autour de moi avec mon accent singulier (je venais de la campagne de Kielce). Comment aurais-je pu respecter les consignes de Maman qui m'avait recommandé la retenue, alors que je me trouvais face à deux yeux bleus joyeux et à un sourire encourageant ? Derrière sa petite barbe et sa moustache rousse, le visage entier du docteur irradiait de bonté, tandis que sous ses paupières mi-closes un peu rougies, pétillait un regard espiègle et compréhensif. Même sa calvitie inspirait la confiance et nous donnait envie de nous blottir contre lui. Les discussions avec le docteur Korczak étaient toujours follement intéressantes, car on ne savait jamais ce qu'il dirait ni comment il le dirait, quelle position il adopterait dans les problèmes qui nous préoccupaient. J'avais la profonde conviction, une conviction, je crois, que nourrissaient également mes camarades, de pouvoir tout lui raconter, lui confier mes doutes et mes inquiétudes, partager mes joies. Nous pouvions toujours compter sur son oreille attentive et bienveillante. En général, les adultes font uniquement semblant d'écouter les enfants. En réalité, ils considèrent les problèmes de ces derniers comme futiles. Le docteur Korczak nous écoutait et nous conseillait, comme l'aurait fait un ami plus âgé et plus expérimenté. À ses yeux, tout événement était important, dès lors que l'enfant qui l'avait vécu s'en préoccupait et comptait sur son aide ou ses conseils.

Nous attendions toujours les venues du Docteur avec la plus grande impatience. Chacun de nous avait une affaire importante à lui confier, que lui seul pouvait entendre et régler. Non, il n'était pas un juge qui rendait sentence après avoir entendu les différentes parties. En aucun cas ! Il discutait tout simplement avec nous de ce qui nous tourmentait, nous fâchait ou nous réjouissait. Bien souvent, au fil de ces discussions, nous parvenions nous-mêmes à trouver une solution à nos problèmes ou nous éprouvions du soulagement après avoir exprimé ce que nous avions traversé. La dernière fois que j'ai vu le docteur Korczak, ce devait être en 1936, à l'occasion de l'assemblée

annuelle des anciens pupilles de Notre Maison. Je réalisai alors qu'il était un vieil homme. Pourtant, dans le gris de sa barbe errait toujours un sourire amical et, derrière la monture métallique de ses lunettes, ses yeux fatigués me regardaient avec la même bienveillance qu'autrefois. Il portait encore son tablier d'un vert grisâtre qui lui arrivait aux genoux. Autrefois, ce genre de tablier était porté par les « garçons de boutique ». Quand je lui demandai s'il me reconnaissait, il répondit par l'affirmative. Bien sûr, il ne tenta pas de retrouver mon nom de famille, mais il se rappela qu'il me surnommait souvent « canaille ».

Jan Zalewski **Boursier de 1933 à 1935**

Je savais, avant de le rencontrer, que le docteur Korczak était entouré de l'amour profond des enfants. J'avais un trac terrible, quand je le vis pour la première fois franchir le portail, accueilli par les jeunes en liesse. Son bonjour amène, la libre discussion que nous eûmes ensuite comme si nous étions de vieilles connaissances, son ton badin, son sourire bienveillant témoignaient de l'homme qu'il était : un être d'une grande intelligence qui aimait foncièrement les gens et qui faisait passer sa personne au second plan. Il en était toujours ainsi. Nous l'observions s'affairer sans relâche dans son cabinet, puis parmi les enfants. Après le dîner, tous les éducateurs se rencontraient lors de réunions qui se prolongeaient volontiers jusque tard dans la nuit. Le docteur nous faisait partager ses expériences, le fruit de ses recherches, le contenu des articles qu'il était en train d'écrire, son avis sur les questions que soulevaient alors divers pédagogues. Ses considérations nous enthousiasmaient par leur logique, sa capacité à l'autocritique nous épatait, comme son intuition tout simplement merveilleuse à prévoir les effets qu'avaient les méthodes éducatives dans les situations complexes. Une seule fois, j'ai vu le docteur très énervé. Ce fut au cours de l'une de nos réunions, quand il nous parla d'un ouvrage paru à Vilnius, qui promouvait le recours aux punitions corporelles envers les enfants. Le docteur lut certains passages, les commenta, pointa les lacunes de l'auteur dans le domaine de la psychologie infantile ainsi que sa méconnaissance totale des conséquences que pouvaient avoir ces punitions sur l'enfant, son éducateur et le reste de son entourage, une position en totale opposition avec la sienne, qui s'appuyait sur le droit de l'enfant au respect.

Un jour, au détour d'une conversation, alors qu'il plaisantait avec nous, il déclara ne pas avoir fondé de famille pour pouvoir consacrer toutes ses forces et son temps aux autres enfants. Cet homme incroyablement humble, constamment affairé, mais toujours disponible pour les éducateurs et les enfants, enfilait un tablier en coutil vert, dès son arrivée à la Maison – il le troquait contre un blanc dans son cabinet médical –, et il ne le retirait qu'au moment de partir. Ce tablier le rapprochait de nous, il faisait de lui un habitant de la Maison. Un sentiment renforcé par le naturel avec lequel il s'adressait aux adultes comme aux enfants, sa facilité à communiquer avec eux, à pénétrer les

problèmes les plus graves de ses interlocuteurs, qui finissaient par réaliser comme tout était simple. Ils voyaient soudain leurs soucis s'envoler, sans toujours comprendre que c'était grâce à un mot ou à une phrase pleine de sagesse du docteur.

À ceux qui semblaient dans le désespoir au moindre échec, il expliquait patiemment à quoi cela pouvait les mener. Il leur conseillait de « faire petits les gros soucis et de réduire à rien les plus petits. » Ce précieux conseil nous fut salutaire dans les moments les plus difficiles, principalement durant la guerre et l'occupation nazie. Comme nous fut utile également sa recommandation de toujours croire à un lendemain meilleur.

Czesław Hakke **Éducateur à Notre Maison de 1934-19**

Voilà ce dont je fus témoin, depuis la fenêtre de ma chambre, à Notre Maison : Les enfants jouaient dehors, et voilà que le docteur Korczak sort de derrière un angle du bâtiment. Baśka Fabianowska et une autre petite fille le remarquent. Elles courent vers lui en criant : « Ah ! Ah ! Cher docteur ! Cher docteur ! » Lui, rien. Il donne la main à l'une des deux filles, l'embrasse, puis c'est au tour de Basia. Très vite, les autres enfants accourent bruyamment : « Monsieur le Docteur ! Monsieur le Docteur ! Vous nous permettez d'enlever nos manteaux ? Il fait si chaud... On peut ? Dites, on peut ? » Après un long moment, ce cher docteur répond habilement : « Je ne sais pas ».

Il y eut de nombreuses situations comme celle-ci. Le docteur Korczak m'a appris ce qu'est le tact pédagogique. En effet, dans le cas que je viens de citer, lui, le médecin, le pédagogue, l'âme directrice de Notre Maison, qui nous rendait visite souvent, toutes les semaines, aurait pu prendre une décision pleine de conséquences. Il aurait pu, mais ne l'a pas fait. La responsable de l'habillage des enfants était madame Kara Peretiatkowicz, une femme en or. Le docteur ne voulut pas empiéter sur ses attributions, saper son autorité aux yeux des enfants. Il répondit donc avec un sourire fripon : « Je ne sais pas ».

Janusz Korczak, communément appelé le « Vieux Docteur », venait, chaque jeudi, à Notre Maison. Il s'entretenait avec madame Maryna Falska, allait voir les enfants et discutait avec eux, ensuite c'était au tour des éducateurs pendant les heures de cours, et le soir, après vingt heures, quand les enfants étaient couchés, l'ensemble du personnel pédagogique se réunissait pour discuter avec Korczak. Non, ce n'étaient pas des « réunions », des « conférences ». Le Vieux Docteur rejetait les formes stériles. Il n'imposait pas. N'était pas un donneur de leçons. Il aimait écouter les autres. Il posait des questions. Mais c'était toujours des questions du type : « Cela m'interpelle... », « Comment pourrait-on faire pour changer ? » « Comment réagiront les enfants ? » « Qu'est-ce qui serait le mieux ? », « Qui pourrait encore nous aider ? » « Qui est d'un avis différent ? » « Quels sont vos besoins ? » Il y avait aussi les remarques que formulait

le Vieux Docteur, après avoir lu nos journaux. Chacun de nous, éducateurs stagiaires, avait le devoir d'inscrire quotidiennement ses remarques sur les sujets les plus importants qui touchaient son travail au sein de la Maison, l'organisation de celle-ci, les besoins à combler, mais également les problèmes qu'il rencontrait, ses propositions, etc. Non, ce n'était pas un journal « scolaire ». Pas du tout. On pouvait ne rien y inscrire. Il suffisait simplement, dans ce cas-là, de noter la date et de signer. Mais lorsque ces dates se succédaient, madame Falska, qui lisait chaque jour nos journaux, dessinait alors un grand point d'interrogation. C'était, pour nous, un avertissement.